

DES JÉSUITES.

On vient de mettre en vente, à la librairie de Paul Mellier, place Saint-André-des-Arts; II, le 3e. volume de la belle et savante *Histoire de la Compagnie de Jésus*, par M. Créteau-Joly. Les événements s'y déroulent depuis le milieu du généralat de Claude Aquiviva jusqu'à l'élection de Goswin Nickel. On y trouve l'histoire de la Conspiration des poudres, celle de la persécution de Venise, le tableau des missions du Japon, de la Chine, du Canada et du Paraguay, le récit des démêlés survenus en France sous Richelieu, en Angleterre sous Charles 1er. etc. Nous reviendrons sur ce volume, plus remarquable encore peut-être que les précédents, et destiné, comme eux, à ruiner bien des calomnies. Nous pourrions alors, sans être accusés de trop de compaisance, donner à l'auteur les éloges que méritent ses nombreuses recherches. En attendant, nous cédon's au besoin d'exprimer quelques pensées nées d'une première lecture. Les éternelles fureurs au milieu desquelles les Jésuites ont vécu, ont grandi, ont servi la vérité éternelle, se raniment et se permettent les excès qu'elle peuvent oser; les mêmes accusations les insultent devant un juge qui ne trouve point de crime en eux et qui les abandonne; dans le prétoire, il se rencontre des gens qui les aiment, mais qui voyant leur danger, protestent qu'ils ne les connaissent pas: en présence de ces faits, nos réflexions ne paraîtront point inopportunes.

Quel spectacle nous présente cette histoire? Une société d'hommes pieux, courageux et savants, pieux pour la plupart jusqu'à la sainteté, courageux jusqu'à l'hérésie, si parfaitement éprouvés, si admirablement dévoués à leurs lois saintes, qu'à peine, dans le cours d'un siècle, en voit-on faillir quelques-uns, qui sont renvoyés aussitôt. Ces hommes se lancent dans le monde entier au secours de la foi catholique, partout menacée: ils arrachent une partie de l'Allemagne au protestantisme; ils sauvent de ses poisons la Pologne et la Bohême; ils lui défendent l'entrée de l'Italie; ils l'expulsent de la France; ils renouvellent l'esprit de foi en Espagne et en Portugal; ils affrontent les supplices en Irlande et en Écosse; ils sont civilisateurs au Canada, conquérants comme les apôtres dans l'Amérique et dans les Indes. Des résultats immenses couronnent leurs efforts, mais ils ne les obtiennent qu'au prix de leur sang. Ils sont partout en butte à la haine, emprisonnés, dépouillés, exilés, tués, mis en lambeaux. On les voit dans l'Inde sur les bûchers et sur les croix, en Angleterre à la potence, à Paris sur la roue; Venise les exile, Pérouse les égorge; dans les rues, le légiste les calomnie du haut de son tribunal, quelquefois lâche comme un gnat-apeps; le sauvage les dévore, le protestant les traque jusque sur les mers et les coulées, pendus aux verges du navire qui portait avec eux l'Évangile chez les idolâtres; rien n'égale la rage des tyrans. Elisabeth d'Angleterre n'est pas satisfaite encore lorsque leur sang coule; elle s'acharne à les déshonorer après qu'ils sont morts; elle y déploie la ruse d'une femme, l'astuce d'un procureur, la basse industrie d'un lettré. Vains efforts! ces hommes triomphent de tout. Ils sont plus puissants quand l'orage les a broyés. L'amour qu'ils inspirent est tel, que partout les plus nobles âmes veulent souffrir avec eux. Leurs ennemis croient enterrer des suppliciés, ils ne font que consacrer quelque coin de la terre d'où sort la vertu qui attache les grands cœurs aux saintes entreprises, et où ceux mêmes qui ont applaudi aux bourreaux viennent apprendre le *Credo* des martyrs. Les plus illustres noms de l'Europe se pressent dans l'Ordre pour combler le vide que tant de meurtres judiciaires y ont fait. Les procureurs-généraux d'Elisabeth et de Jacques, les meneurs du Parlement, de la Sorbonne et de l'Université, les sénateurs de Venise, secrètement gagnés au calvinisme, vivent assez pour voir des lords anglais, des gentilshommes français, des parlementaires, des universitaires, des sénateurs, la gloire de leur pays, de leur caste ou de leur corporation, revêtir cet habit, embrasser cette règle, fortifier cet Ordre, déclarés infâmes. D'où vient? M. Sue et M. Thiers nous assurent que c'est par attrait pour la scélératesse, l'intrigue et le libertinage; mais M. Sue y gagne cent mille francs et l'honneur. M. Thiers y compte gagner le ministère; tout habiles qu'ils sont l'un et l'autre, je doute qu'ils sachent bien ce qui se passe dans une âme qui ne veut que gagner le ciel. Gagner le ciel par le travail, par la prière, par le renoncement, par le dévouement, par les supplices, tel est le but que la Compagnie de Jésus propose à ceux qu'elle adopte; ce sont eux-mêmes qui le disent: j'en crois des témoins qui se font égarer.

On allégué le bruit public. Si nous en croyons le bruit public, qui est plus mal fâmé dans le monde que ces mêmes hommes politiques à l'abri desquels se renouvellent aujourd'hui des calomnies que ni la mort ni l'histoire ne sem-

blent pouvoir désarmer? Ecrivons-nous l'histoire des ministres avec les journaux, et celle des parties avec les réquisitoires des procureurs du Roi? Mais s'il y a un bruit public contre les Jésuites, il y en a un aussi, ce me semble, en leur faveur. Ces peuples qui les appellent, ces rois qui les protègent, ces familles qui lutent pour leur confier leurs enfants, ces hommes de bien qui les supplient d'accepter leur vie, ces héros qui les admirent, ces savants qui vont à leur école, ces historiens et ces philosophes de qui les préjugés tombent, faut-il donc les compter pour rien? Leurs dépositions seront-elles considérées comme non avenues, parce qu'elles ne sauraient obtenir la vogue brutale d'un pamphlet jeté à la foule par petits morceaux? J'entends les cent mille lecteurs du *Constitutionnel* hurler que les Jésuites sont des scélérats; mais l'histoire me montre en silence Henri IV qui les soutient, Condé qui les aime, Bossuet qui les loue, Leibnitz qui les honore, Fénelon qui se forme à leurs exemples. Il me semble qu'un salut que M. Lenormant leur donne en passant efface plus de boue que n'en peuvent jeter mille feuilletons à cinq cents francs pièce. L'Église, par la voix du Concile de Trente, m'en dit davantage encore, et enfin, j'entends les Jésuites eux-mêmes, je recueille leurs paroles; je connais leurs actions.

Où, voilà des chrétiens, voilà des prêtres! Je conçois qu'on les hâisse lorsque l'on a le malheur de haïr Dieu, car ils ont des paroles qui le font aimer, et des œuvres plus puissantes encore, plus irrésistibles que leurs paroles. Je conçois que quiconque a voulu faire brèche à cette immuable vérité du catholicisme, au sein de laquelle réside inébranlable le pouvoir de Dieu sur les nations, les ait haïs implacablement. Ils ont élevé autour de la religion un rempart de pierres vivantes qui a cent fois repoussé l'ennemi; ils ont enflammé d'une incomparable ardeur de foi et de sacrifice les hommes qui les ont approchés; ils ont enseigné à des millions de chrétiens l'art de déjouer les subterfuges de l'esprit et les embûches de la chair; ils leur ont appris à triompher de l'argumentation des menteurs et à braver la logique des boureaux. Voilà leur crime; ils n'en ont point commis d'autres.

S'il se présentait une association de francs-maçons ou de quakers pour faire quelque chose de ce que font les Jésuites, c'est-à-dire qui se retirassent le tout intérêt personnel dans le monde pour ne songer qu'aux intérêts des autres hommes, les assister, les consoler, les instruire, exciter les riches à l'aumône, les pauvres à la patience, les malheureux à l'espoir, tous à la plus pure vertu; si l'on voyait leurs efforts souvent couronnés de succès; si l'on savait que leur zèle les porte à supporter toutes les fatigues, à courir au devant de tous les dangers; si l'on était hors de doute qu'il ont bravé les édits des tyrans pour relever le courage de leurs frères persécutés, je me figure qu'il n'y aurait pas pour eux assez d'applaudissements et d'éloges; on les encouragerait par tous les moyens humainement possibles; on leur prodiguerait les hommages et les honneurs... Mais au lieu d'être francs-maçons, ces bien-faiteurs publics sont chrétiens; au lieu de se lier par des cérémonies puériles et sacrilèges, ils se lient par des vœux sacrés et irrévocables, et l'on ne veut pas d'eux. Ils ont pris le nom de Jésus comme un drapeau de leurs desseins et un mémorial de leurs devoirs, et rien ne leur est permis, pas même de respirer librement l'air de la patrie; rien ne leur est pardonné, pas même de consoler un malade, s'ils ne cachent ce nom-là! Ils font toutes les œuvres de leur divin maître que peuvent faire des hommes, et il leur appartient de dire comme lui: J'ai secouru les pauvres, guéri les malades et enseigné parmi vous la vérité. Pour lequel de ces crimes me frappez-vous?

Une seule chose semble plus étrange que cette persévérante injustice; c'est la naïveté avec laquelle les persécuteurs s'étonnent que nous aimions encore leurs admirables persécutés. Evidemment quelques uns des plus nobles satisfactions de l'âme leur sont inconnues. Ils ne comprennent pas la joie d'honorer la vertu proscrite. Nous sommes plus heureux; nous nous inclinons devant ceux que poursuivent tant d'iniques clameurs, et ces injustices qui nous les rendent plus respectables et plus chers, les rendent aussi plus forts pour nous conduire. Ils obtiennent de nous plus aisément les promesses, les actes, les sacrifices que nous devons à Dieu. Comment résister à ces prêtres remplis de vertus, lorsque c'est du haut de la croix que leur voix douce et paisible nous prêche le croix? Libres et honorés, ils pourraient conseiller; injuriés, proscrits, ils commandent, et c'est la gloire de l'âme humaine. Qui nous dit que là n'est pas tout le mystère de ces avan-

bles dont rien ne les préserve en aucun temps, en aucun lieu? Ils en ont plus de mérites et nous en retirons plus d'avantages. Conduite bien digne de la miséricordieuse providence que nous adorons.